



Communication & Influence

N°148 - Octobre 2023

Quand la réflexion accompagne l'action

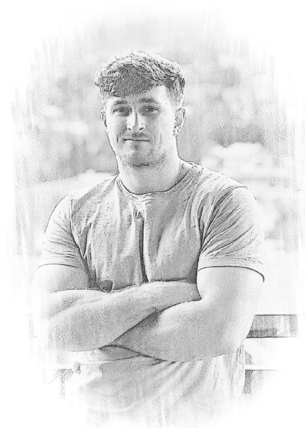
La fascination pour la violence constitue-t-elle un levier d'influence ? Georges Sorel décrypté par Rodolphe Cart

Pourquoi Comes ?

En latin, comes signifie compagnon de voyage, associé, pédagogue, personne de l'escorte. Société créée en 1999, installée à Paris, Toronto et São Paulo, Comes publie chaque mois Communication & Influence. Plate-forme de réflexion, ce vecteur électronique s'efforce d'ouvrir des perspectives innovantes, à la confluence des problématiques de communication classique et de la mise en œuvre des stratégies d'influence. Un tel outil s'adresse prioritairement aux managers en charge de la stratégie générale de l'entreprise, ainsi qu'aux communicants soucieux d'ouvrir de nouvelles pistes d'action.

Être crédible exige de dire clairement où l'on va, de le faire savoir et de donner des repères. Les intérêts qui conditionnent les rivalités économiques d'aujourd'hui ne reposent pas seulement sur des paramètres d'ordre commercial ou financier. Ils doivent également intégrer des variables culturelles, sociétales, bref des idées et des représentations du monde. C'est à ce carrefour entre élaboration des stratégies d'influence et prise en compte des enjeux de la compétition économique que se déploie la démarche stratégique proposée par Comes.

La violence inouïe des images de l'affrontement entre le Hamas et Israël, faisant suite aux images tout aussi atroces du conflit entre Russes et Ukrainiens, se déverse en boucle au sein de l'univers médiatique, nous rappelant si besoin était que la violence constitue un paramètre-clé d'attraction/répulsion dans les affrontements informationnels et communicationnels. A ce titre, il peut être utile de revenir sur l'œuvre de ce grand visionnaire et théoricien de la violence que fut le français Georges Sorel (1847-1922), dont l'ouvrage majeur, Réflexions sur la violence (1908), vient d'être republié chez Krisis (introduction de Pierre-André Taguieff, postface de Julien Freund). Le même mois de juin dernier sortait également un court traité signé Rodolphe Cart, intitulé Georges Sorel, le révolutionnaire conservateur (Editions de la Nouvelle Librairie).



Dans l'entretien qu'il a accordé à Bruno Racouchot, directeur de Comes Communication, Rodolphe Cart, marchant sur les brisées de Sorel, invite à redécouvrir ce grand penseur et à opérer un distinguo entre force, violence et sauvagerie, variation sémantique et dialectique qui a des implications dans la sphère cognitive à travers laquelle nous appréhendons le réel.

Les récents événements du Proche-Orient ont bouleversé le monde par leur violence. En quoi, selon vous, cette fascination pour la violence constitue-t-elle un levier d'influence sur les esprits ? Et comment s'incarne-t-elle ensuite concrètement dans les process politiques et sociaux ?

Dans la lutte qui oppose le Hamas à Israël, on assiste effectivement là à un affrontement informationnel et communicationnel où les images jouent un rôle majeur et contribuent à conforter (enfermer ?) chaque camp dans sa propre logique d'appréhension du réel. La puissance des images submerge tout, et en fonction

de cette primauté de l'émotion, chacun des belligérants sait qu'il lui faut gérer les phénomènes d'attraction/répulsion qui se dégagent de ces flux incessants. Or en l'espèce, on doit reconnaître que s'arrêter à la simple condamnation de la violence, ce n'est pas la penser en tant que phénomène social et communicationnel.

Dans *L'Illiade* au chant XVIII, Héphestos figure, sur le bouclier d'Achille, deux cités humaines : l'une de paix, mariage et justice, et l'autre qui affronte la guerre. On ne peut pas comprendre les Antiques si on ne prend pas en compte les racines sociales du débat contradictoire et les modalités



du conflit. Les Grecs savaient pertinemment que la cité n'était que l'histoire de la victoire et de la supériorité d'un parti sur l'autre. Ils comprenaient aussi l'importance de maintenir une paix intérieure pour pouvoir ensuite lutter efficacement "aux portes de la ville assiégée contre l'armée des assaillants". Ainsi, lorsque les citoyens s'affrontaient entre eux, la cité était déclarée malade puisque la guerre civile était considérée comme une abomination. Les Grecs donnaient pour nom à cet affrontement la *stasis*. L'historien Fustel de Coulanges considérait même que la *stasis* constituait la trame de "l'histoire de la Grèce".

Bien en avance sur d'autres penseurs, Sorel avait compris que les techniques de manipulation allaient être de plus en plus sophistiquées et puissantes sur les populations.

C'est la reconnaissance entre citoyens — la fraternité — qui permet de mettre en place une stratégie politico-institutionnelle empêchant la discorde interne. Cette construction passe par la parenté civique généralisée. Or, ce pacte tacite entre les citoyens se fonde aussi sur le serment de respecter la concorde de la cité (*homonia*). Manquer à cet engagement revient à commettre un parjure dans le serment. Aujourd'hui, le peuple, dans une large part, considère que la classe dirigeante a brisé son serment puisqu'elle manque à son devoir de protection des intérêts français pour diverses raisons. Le serment étant rompu, il est normal qu'elle se prenne un reflux civique.

La violence, puisqu'elle est une forme de lien entre les individus, a toujours intéressé les sociologues, les philosophes et les historiens. Un sociologue allemand, Georg Simmel (1858-1918), affirmait que les conflits participent à la production des liens sociaux. Il écrivait même qu'ils devaient être considérés tout autant comme des formes de dissociation que d'unification. L'idéologie libérale nous a toujours appris que la tolérance, l'absence de conflit et la paix sociale sont les éléments normaux du fonctionnement d'une société. Or cela est faux. Le conflit n'est pas un accident, encore moins un dysfonctionnement de la vie des sociétés. Il est même une socialisation puisqu'il "*suscite ou modifie des communautés d'intérêts, des regroupements en unités, des organisations*".

Un autre sociologue, le français Julien Freund (1921-1993), auteur de *L'Essence du politique* (1978), remarquait que le conflit contribue "*à la régulation sociale, à inventer des normes et des règles communes aux deux parties en cause*". Dans une société, il y a donc une interdiction à certaines pratiques par convention mutuellement acceptées. En revanche, si ces formes de conflits sont organisées selon "une unité des normes et des contraintes communes" (Simmel), elles ne sont acceptables qu'à la condition de pouvoir défaire un ordre social pour en instaurer un autre. Tant que cette dernière solution ne semble pas envisageable, le conflit ne peut s'achever par un compromis ou un accord. Les adversaires peuvent être alors contraints de ne plus respecter les règles communes pour essayer de l'emporter sur l'autre partie.

Les réflexions sur la violence de Sorel, vieilles de plus d'un siècle, sont-elles encore d'actualité ? Aurait-il pu soutenir, par exemple, les émeutes qui ont sévi en France après la mort du jeune Nahel en juin dernier, voire la guerre en Ukraine ?
Penseur du syndicalisme révolutionnaire, Georges Sorel (1847-1922) n'a jamais cherché à déterminer une théo-

rie systématique de la violence, mais il a toutefois essayé d'en comprendre les "problèmes relatifs" dans son œuvre majeure que sont *Les Réflexions sur la violence* (1908). "*Il ne s'agit pas ici de justifier les violents, écrit-il, mais de savoir quel rôle appartient à la violence des masses ouvrières dans le socialisme contemporain.*" Pour le normand, une fonction importante de la violence était celle de "lever le voile" sur la société du bien-être, du compromis libéral et du statu quo. Le recours à la violence devait concourir à l'agrandissement de l'écart toujours plus grand entre la masse prolétarienne et les éléments corrupteurs issus de la bourgeoisie, de l'intelligentsia et du monde politique.

En revanche, Sorel différenciait la violence de la force. Il assimilait la force à l'État désirant maintenir l'ordre social et l'obéissance du peuple. Comparée à la révolution politique, la vision sorélienne ne visait pas à s'emparer de cette force de l'État, mais bien toujours à conserver cette opposition entre force et violence. "*La force, écrit-il, a pour objet d'imposer l'organisation d'un certain ordre social dans lequel une minorité gouverne, tandis que la violence tend à la destruction de cet ordre. La bourgeoisie a employé la force depuis le début des temps modernes, tandis que le prolétariat réagit maintenant contre elle et contre l'État par la violence.*"

Autre point capital à noter : la violence n'est pas la sauvagerie. Sorel considérait la Révolution française comme un repoussoir, un exemple à ne surtout pas suivre. Ainsi, en revenant sur les événements de 1793, il soulignait que "*nous avons le droit d'espérer qu'une révolution socialiste poursuivie par de purs syndicalistes ne serait point souillée par les abominations qui souillèrent les révolutions bourgeoises*". Sorel n'a jamais été pour la libération totale et sans frein de la violence. Au contraire, pour lui, l'action par la violence doit responsabiliser les ouvriers ; elle doit les éduquer et les rendre même "adultes". Le constat de Sorel est donc clair : oui à la violence, mais seulement à la condition qu'elle soit au service d'un objectif plus haut d'émancipation politique et sociale.

Chaque jour le fonctionnement du système parlementaire, la légitimité de la classe dirigeante, et le rôle des intellectuels organiques du système sont remis un peu plus en cause par le peuple. Et que dire de la résurgence, dans nos sociétés, de la violence sous toutes ses formes. Sorel renverse l'opinion commune qui tend à admettre que la violence n'est que le résultat de la barbarie sans retenue, de la sauvagerie cruelle. Sorel est l'un des penseurs qui a poussé le plus loin la méditation sur la violence – et ces constats sont encore valables de nos jours. Par exemple, à la question de savoir s'il aurait pu soutenir les émeutes qui ont sévi en France il y a quelques semaines (mort de Nahel), la réponse est non. Il aurait sans aucun doute critiqué ces troubles faits de pillages, d'agressions gratuites et de dégradations aveugles. Contre l'instauration du chaos, la violence doit "régénérer" les révoltés pour en faire des héros et des constructeurs, et non des soudards ou de la racaille. Concernant le conflit ukrainien, il faut avouer qu'il est difficile – voire déplacé – de faire parler un mort. C'est pour cela que je vais me cantonner à reprendre sa position sur le comportement des pays pendant la Première Guerre mondiale. Si on se base sur ses constats, il aurait détesté les entreprises de propagandes (mise en scène par les chaînes d'information, ballet des éditocrates partiels, fausses informations à la chaîne, etc.) que l'on retrouve des deux côtés. Bien en avance sur d'autres penseurs, il avait tout à fait compris que les techniques de manipulation allaient être de plus en plus sophistiquées et puissantes sur les populations. ■

EXTRAITS

Le rôle-clé du mythe dans le fonctionnement des sociétés

"Contribuant à la renommée des *Réflexions sur la violence*, la question du mythe est l'une des théories principales soréliennes. Pour lui, le mythe est cette idée, grande et sublime, qui doit permettre de réveiller des ardeurs militantes, belliqueuses. Il doit susciter cet héroïsme nécessaire chez les hommes pour les faire basculer dans un nouvel univers mental." *Dans son analyse*, (Georges Sorel, *op.cit.*, p.98 à 103), Rodolphe Cart met clairement en relief le rôle subtil que joue le mythe dans la rhétorique sorelienne. [Les extraits reproduits ci-après p.3 et 4 le sont avec l'aimable autorisation © des Editions de la Nouvelle Librairie. Qu'elles en soient ici remerciées].

"En 1895, Gustave le Bon publie *La Psychologie des foules* juste après *Les Lois psychologiques de l'évolution des peuples* qui date, lui, de 1894. Il ne faut pas oublier que la fin du XIX^e siècle correspond à une grande période d'effervescence intellectuelle sur laquelle Romain Rolland notait : "*Les gonds du siècle n'avaient pas fini de tourner sur l'an 1900, que Max Planck ébranlait le premier principe de la physique, le principe de la continuité. Cinq ans après, Einstein jetait les bases de la Théorie de la relativité. Le sol tremblait et son frémissement se communiquait à l'esprit. La philosophie s'éveillait de son lourd dogmatisme. Un monde nouveau allait se faire jour. Il était soulevé par un élan mystique ; et il explosa dans une atmosphère d'enthousiasme et de combat.*" C'est tout l'édifice du rationalisme, de la philosophie des Lumières et du positivisme triomphant qui vacille tout à coup. "*La science ne semble plus, écrit Sorel dans Le Devenir social, nous garantir contre la contingence... le point fixe a disparu !*" L'ensemble des bouleversements techniques, de la crise des anciennes certitudes et des transformations de la base matérielle de la société augurent des changements à venir sans précédent.

"En lien à la première révolution industrielle, l'évolutionnisme d'Herbert Spencer, les projections d'Auguste Comte et le socialisme d'un Saint-Simon ne font plus recette. L'idéologie de la société bourgeoise, fondée sur l'optimisme et le progressisme, se fissure un peu plus chaque jour. La décomposition des valeurs morales et éthiques de cette époque doit être repensée. Contribuant à la renommée des *Réflexions sur la violence*, la question du mythe est l'une des théories principales sorélienne. Pour lui, le mythe est cette idée, grande et sublime, qui doit permettre de réveiller des ardeurs militantes, belliqueuses. Il doit susciter cet héroïsme nécessaire chez les hommes pour les faire basculer dans un nouvel univers mental. Aussi, pour bien saisir le sens que Sorel entend placer derrière l'évocation du mythe, il faut se référer à des exemples démontrant l'exaltation que certaines idées pouvaient insuffler dans les acteurs politiques qui s'en réclamaient. Cette puissance du mythe, elle est celle des chevaliers du Saint Graal qui acceptent toutes les privations et les disciplines dans le but de se rendre dignes de cette quête, ou encore celle des soldats de la Convention parcourant l'Europe derrière l'étoile d'orientation qu'est Napoléon."

Chez Sorel, le but du mythe est de produire une morale autre que celle de la classe dominante

"Un élément demeure fondamental pour Sorel : la différence entre le mythe et l'utopie. L'utopie est une construction individuelle traitant de la prospective ; elle est donc sujette à discussion. Au contraire, le mythe ne se discute pas puisqu'il porte une valeur strictement opératoire. Le mythe déchaîne les passions, la haine et l'amour dans des proportions inégalables. Il est seul capable de porter l'instinct de violence dans les masses ; le seul capable de produire ce sentiment de la dyade de la réussite ou de la mort. Sur cette différence fondamentale, Sorel remarque : "*Les mythes révolutionnaires actuels sont presque purs ; ils permettent de comprendre l'activité, les sentiments et les idées des masses populaires se préparant à entrer dans une lutte décisive ; ce ne sont pas des descriptions de choses, mais des expressions de volonté. L'utopie est au contraire le produit d'un travail intellectuel... Tandis que nos mythes actuels conduisent les hommes à se préparer à un combat pour détruire ce qui existe, l'utopie a eu toujours pour effet de diriger les esprits vers des réformes qui pourront être effectuées en morcelant le système ; il ne faut donc pas s'étonner si tant d'utopistes purent devenir des hommes d'État habiles lorsqu'ils eurent acquis une plus grande expérience de la vie politique.*" Ceci explique pourquoi le pourcentage de réussite du mythe n'est pas important. Il est avant tout une arme sociale, de la pratique mise en place par ses promoteurs dans une lutte journalière.

"Le but du mythe est de produire une morale autre que celle de la classe dominante : "*Dans la ruine totale des institutions et des mœurs, il reste quelque chose de puissant, de neuf, d'intact, c'est ce qui constitue, à proprement parler, l'âme du prolétariat révolutionnaire ; et cela ne sera pas entraîné dans la déchéance générale des valeurs morales, si les travailleurs ont assez d'énergie pour barrer le chemin aux corrupteurs bourgeois, en répondant à leurs avances par la brutalité la plus intelligible.*" Julien Freund a parfaitement saisi l'idée du mythe sorélien en expliquant qu'il se situe "*par-delà le vrai et le faux, le bien et le mal, le juste et l'injuste*". Le mythe est fécond ou non, et Sorel affirme lui-même qu'il n'est pas un "almanach astrologique". "*L'heure présente, écrit-il, n'est pas favorable à l'idée de grandeur : mais d'autres viendront ; l'histoire ne saurait faire indéfiniment défaut à cette partie de l'humanité qui possède les incomparables trésors de la culture classique et de la tradition chrétienne. En attendant les jours du réveil, les hommes avertis doivent travailler à s'éclairer, à discipliner leur esprit et à cultiver les forces les plus nobles de leur âme, sans se préoccuper de ce que la médiocrité démocratique pourra penser d'eux.*" Sorel aurait acquiescé au mot de Goethe : "Au commencement était l'action." Le mythe sorélien est directement lié à l'esprit guerrier, à cette inclinaison positive pour le combat et pour la division du champ politique en deux camps bien distincts. Le seul objectif du mythe est la mobilisation ; c'est-à-dire la capacité d'orientation des hommes dans une lutte. Cette lutte, elle doit s'entretenir sans tenir compte des raisons rationnelles et objectives. Elle traite d'un autre domaine puisqu'elle doit correspondre à cet ensemble d'images capables d'évoquer "en bloc et par la seule intuition, avant toute analyse réfléchie", les sentiments qui poussent au conflit. "*La fonction essentielle du mythe est de donner à la vie un coefficient d'héroïsme*", remarque l'économiste François Perroux. C'est proprement cet héroïsme qui doit sortir le prolétariat du principe d'aviilissement que l'on retrouve dans le monde politique, bourgeois et parlementaire."

EXTRAITS

Morale, droit et héroïsme : quand l'esprit se mue en autant de leviers ayant leur aboutissement dans l'action

Pour ouvrir le chapitre III - Les principales thèses de la pensée sorélienne – de son livre (Georges Sorel, op. cit.), Rodolphe Cart s'efforce de mettre au grand jour les ressorts du projet moral de l'auteur des Réflexions sur la violence. Il montre ainsi comment, pour Sorel, les exigences morales constituent autant de formidables leviers d'influence sur les esprits, aboutissant à des actions concrètes. Démonstration.

"*Le monde marche en dépit des théoriciens*", remarque froidement Sorel. Cette phrase résume bien sa position vis-à-vis de la société et de l'action sociale. On ne peut pas comprendre l'œuvre sorélienne si l'on ne saisit pas son application à repenser les questions de la morale et du droit. Dans sa préface du *Procès de Socrate* en 1898, il écrit : "*Nous serions heureux si nous parvenions à ranimer dans quelques âmes le feu sacré des études philosophiques et à convaincre quelques personnes des dangers que court notre civilisation par suite de l'indifférence en matière de morale et de droit.*" Aussi, plus tard, lors d'une conférence à la Société de Philosophie en 1906, il explique que l'on peut présenter le socialisme comme une métaphysique des mœurs, et que, malgré une base et une structure avant tout économique, le but est bien de viser au perfectionnement moral de l'homme. "*Vous avez très bien reconnu quelle est la grande préoccupation de toute ma vie : la genèse historique de la morale*", écrit-il à Croce en 1907.

"Cette vision du monde le rapproche de Nietzsche. Le philosophe allemand, dans *La Naissance de la tragédie* (1872), considère Socrate comme l'un des pères de la philosophie occidentale qui a abouti à la ruine de la Cité. Selon le philosophe allemand, la pensée socratique représente l'une des causes principales de la dégénérescence et du déclin de la volonté de puissance du peuple athénien et grec. Dans *La Ruine du monde antique*, livre de 1901, Sorel prolonge cette critique en affirmant qu'elle avait "*favorisé l'abandon d'une attitude épique et d'un caractère guerrier qui demeurent fondamentaux pour toute civilisation soucieuse de persévérer dans le temps*". Mais si Sorel attaque si durement Socrate, ce n'est pas uniquement sur cet abaissement de la morale, mais bien parce qu'il reproche au philosophe grec le fait qu'il ait détaché la notion de travail de la morale et qu'il ait négligé cette question qui est au cœur de la constitution d'une éthique "guerrière" du monde social. Aucune philosophie politique digne de ce nom ne peut être bâtie sans prendre en compte avec l'attention qu'elle mérite la notion de travail. C'est aussi le reproche qu'il fait ensuite au christianisme. Dans *La Ruine du monde antique* – qui est sûrement son livre le plus anticlérical –, Sorel blâme le christianisme d'avoir "*coupé les liens qui existaient entre l'esprit et la vie sociale*" et d'avoir "*semé partout les germes de quiétisme, de désespérance et de mort*". En valorisant l'individualisme et le pacifisme, le christianisme s'est lui-même séparé de cette éthique morale qui lui permit de s'imposer sur le monde antique. Comme l'écrit Philippe Duval, "*les conséquences d'une telle valorisation sont graves et lourdes de conséquences : elle conduit à l'attitude égoïste, qui nie le souci du bien de la communauté et aboutit à l'esprit bourgeois*".

Le mythe comme idée directrice destinée à diriger les masses

"Ce reproche de l'abaissement de l'ordre moral guerrier, du courage, et de la violence est présent tout le temps dans l'œuvre de Sorel. Cette importance de la morale se retrouve dans un élément fondamental de la pensée sorélienne : la distinction entre le *skopos* (le "but immédiat") et le *telos* (le "but final"). L'idée du mythe n'est pas à prendre comme une finalité exclusive de l'action, mais bien plutôt comme une idée directrice, un horizon de sens qui doit diriger les masses. Pour Sorel, l'objectif immédiat est en réalité un prétexte servant le *telos* qui incarne la véritable puissance émancipatrice propre et répondant de manière indépendante aux résultats sociaux qu'elle génère. Cette distinction est fondamentale puisqu'elle démontre bien que l'important, pour la classe ouvrière, ne réside pas seulement dans l'amélioration de ses conditions d'existence, mais bien dans la réorganisation complète de la société. Les objectifs ultimes de la révolution syndicaliste ne sont donc pas politiques ou sociaux : ils sont psychologiques et moraux.

"Sorel refuse de voir dans la grève l'unique recherche mercantile, le seul marchandage vulgaire qui pousse les ouvriers à mendier des peccadilles sur la production : "*C'est dans les grèves que le prolétariat affirme son existence. Je ne puis me résoudre à voir dans les grèves quelque chose d'analogue à une rupture temporaire de relations commerciales qui se produirait entre un épicier et son fournisseur de pruneaux, parce qu'ils ne pourraient s'entendre sur les prix.*" Pour le combat révolutionnaire, ce genre de négociation ne compose qu'une suite de renoncements annonçant la fin inéluctable du mouvement. Dans le champ social, tout doit s'acheter au prix de la vertu, du courage et du sacrifice. Et si le mouvement prolétaire se laisse prendre au chant des sirènes du réformisme, alors il y a de grandes chances pour que l'affaire échoue. À la paix sociale, il faut toujours préférer le conflit et les "vertus viriles de la guerre" (Paul Masquelier). Sorel remarque dans les *Réflexions sur la violence* : "*Il n'y aurait jamais de grandes prouesses à la guerre si chaque soldat, tout en se conduisant comme une individualité héroïque, prétendait recevoir une récompense proportionnée à son mérite. Quand on lance une colonne d'assaut, les hommes qui marchent en tête savent qu'ils sont envoyés à la mort et que la gloire sera pour ceux qui, montant sur leurs cadavres, entrèrent dans la place ennemie ; cependant, ils ne réfléchissent point sur cette grande injustice et ils vont en avant.*" Toute la pensée sorélienne découle de l'idée martiale, et c'est pour cela que le sacrifice revêt une si grande importance pour lui."

[Extraits des p. 75 à 80]

EXTRAITS

Force et violence, l'influence des mots et la réalité des faits

Le même mois que paraissait le livre de Rodolphe Cart (Georges Sorel, op. cit.), les éditions Krisis republiaient les Réflexions sur la violence de Georges Sorel, version assortie d'une imposante introduction de l'historien des idées et directeur de recherches au CNRS Pierre-André Taguieff. En postface, Krisis a eu l'excellente idée de faire figurer un texte du professeur Julien Freund (1921-1993) dédié à Georges Sorel.

L'introduction de Pierre-André Taguieff s'intitule Contre la décadence : sens et valeur de la violence dans la pensée de Georges Sorel (1847-1922). Avec Rodolphe Cart, nous avons choisi d'en publier ici quelques lignes, lesquelles permettent d'opérer un distinguo sémantique entre force et violence, ce qui n'est pas anodin lorsque l'on traite des affrontements informationnels et communicationnels. [Les extraits reproduits ci-après le sont avec l'aimable autorisation © de la direction de Krisis. Qu'elle en soit ici remerciée].

"À l'époque où Sorel se met à penser la violence, c'est-à-dire dans les années 1900-1908, la violence ne constitue pas un objet reconnu et clairement thématique de la réflexion philosophique. André Lalande, dans son *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* rédigé dans le cadre des travaux de la Société française de philosophie et publié d'abord en fascicules de 1902 à 1923, ne lui consacre qu'un court article d'ordre lexicographique (enregistrant donc les significations en usage), qui comporte une définition sommaire, laquelle, illustrée par une courte citation de Montesquieu, donne au mot "violence" un sens péjoratif : "Emploi illégitime ou du moins illégal de la force" (Lalande, 1962, p. 1210). C'est la définition dont on trouve diverses variantes dans les dictionnaires de langue, à savoir : "Abus de la force pour contraindre quelqu'un à quelque chose", ou "force brutale employée pour soumettre" (Rey, 1992, p. 2260-2261).

Les deux additions que comporte l'article "Violence" dans le *Vocabulaire* de Lalande indiquent que Sorel était alors reconnu, dans les milieux philosophiques professionnels, comme l'introducteur en philosophie, après Nietzsche, de la question de la violence. La première addition est due à Maurice Blondel : "*Ce mot a pris un sens plus défini depuis Nietzsche, G. Sorel, et le syndicalisme révolutionnaire, qui ont introduit des vues systématiques contre les directions ou les freins intellectuels, et préconisé "l'action directe."*" Ce jumelage entre Sorel et Nietzsche est devenu, dès les années 1920, un lieu commun du discours polémique dirigé contre "l'irrationalisme" moderne, comme en témoigne *La Trahison des clercs* de Julien Benda (1927 ; rééd., 1977, p. 259, 270-272, 277, 288, 290). La deuxième addition est due à François Mentré, qui cite précisément les pages de la 4^e édition (1920) des *Réflexions sur la violence* où Sorel définit l'opposition entre "force" et "violence", que Mentré résume clairement comme suit : "*La force, bourgeoise, qui tend à l'autorité et cherche à établir une obéissance automatique ; la violence, prolétarienne, qui veut supprimer l'État*" (Lalande, 1962, p. 1210).

À vrai dire, l'énigmatique et provocateur éloge de la violence qu'on rencontre chez Sorel ne relève pas de la création *ex nihilo*. Sorel a des précurseurs ou des inspirateurs, même s'il les utilise avec une liberté non académique. Sa vision positive de la violence ne peut être comprise qu'en tant que résultat de ses réflexions sur l'approche de la guerre "héroïque" par Pierre Joseph Proudhon (1809-1865), à la philosophie duquel, un an avant de publier son premier texte annonçant sa découverte enthousiaste de la pensée de Marx (Sorel, 1893), il avait consacré une étude fouillée (Sorel, 1892), qui sera suivie en 1901 par trois articles (Sand, 1985, p. 33-35). Si l'on trouve chez Sorel des références à Proudhon dès 1889, c'est surtout au cours des dix dernières années de sa vie qu'il travaillera avec passion sur les textes de Proudhon, multipliant ce qu'il appelait alors ses "exégèses proudhoniennes" (Rolland, 1989). Dans un article consacré à Sorel, paru peu après la mort du penseur politique, son ami Vilfredo Pareto, après avoir rappelé qu'ils s'étaient fréquentés depuis 1897, précise : "*Sorel, dans les dernières années de sa vie, fut un fervent admirateur de Proudhon, poussé peut-être en cela par ses désillusions du marxisme*" (Pareto, 1922, in Charzat, 1986, p. 364). Il faut souligner le fait qu'"*aucune influence (...) ne fut aussi constante, aussi empoignante que celle de Proudhon sur la pensée de Sorel*" (Goriely, 1962, p. 24). Dans un essai sur Proudhon rédigé en 1917, laissé inachevé et resté inédit jusqu'en 2001, Sorel cite avec approbation une lettre de juin 1861 dans laquelle celui qu'il appelle "notre grand philosophe révolutionnaire", qui venait de publier son livre *La Guerre et la paix*, résume sa vision de la guerre dans l'Histoire : "*N'ai-je pas dû frissonner en acquérant la conviction que la guerre avait été le grand moteur de la civilisation ? Et quand j'ai compris combien la guerre, par son côté moral, relève l'humanité, n'ai-je pas dû saisir avec bonheur cette glorification de cette espèce ?*"

Dans *La Guerre et la paix* (paru en mai 1861), Proudhon soutient en effet la thèse que la guerre est "révélation de l'idéal" : "*La guerre est essentielle à notre nature*", car "*sans elle, non seulement l'homme n'eût rien conçu de la religion et de la justice, il serait encore privé de sa faculté esthétique, il n'aurait su produire, goûter le sublime et le beau*" (t. I, liv. I, chap. V). Une école de vertu, voilà ce qu'est la guerre selon Proudhon : "*Force, bravoure, vertu, héroïsme, sacrifice des biens, de la liberté, de la vie, de ce qui est plus précieux même que la vie (...), voilà ce que la guerre fait apparaître en nous, et à quelle sublimité de vertu elle nous appelle*" (ibid., chap. VI). En un mot, "*la guerre est régénératrice des mœurs*" (chap. IX). C'est là très exactement la fonction que Sorel attribue à la "violence prolétarienne" dans ses *Réflexions sur la violence*. À la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, Sorel, lecteur de Marx et de Proudhon, s'attache à conceptualiser corrélativement les notions de révolution et de grève générale. Dans *L'Avenir socialiste des syndicats* (1901, préface, p. VII), Sorel définit avec clarté ce qu'est à ses yeux la révolution prolétarienne. Elle n'est autre que le mouvement d'auto-émancipation et d'auto-organisation des producteurs en dehors des partis, ces derniers se diraient-ils socialistes ou révolutionnaires : "*La conquête des pouvoirs par un parti est tout autre chose que le renversement de l'État traditionnel et que son remplacement par des organisations ouvrières. (...) Pour les ouvriers, la révolution est tout autre chose que la victoire d'un parti ; c'est l'émancipation des producteurs, débarrassés de toute tutelle politique ; c'est la décomposition du pouvoir ; c'est l'organisation des rapports sociaux en dehors d'un gouvernement de non-travailleurs.*"

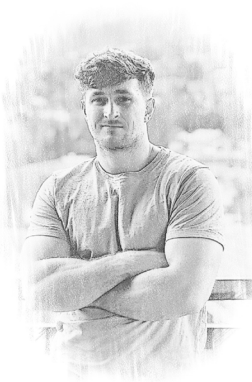
[Extraits des p. 14 à 17 de l'introduction de Pierre-André Taguieff aux *Réflexions sur la violence* de Georges Sorel]

BIOGRAPHIE

Né en Haute-Savoie en 1993 d'un père français et d'une mère portugaise, Rodolphe Cart est diplômé en droit de l'Université Jean Moulin Lyon 3, après être passé par l'EPFL (École Polytechnique de Lausanne). Le début de sa vie dans ce village de moins de mille âmes le marque profondément. Il n'hésite pas à faire sienne la fameuse phrase de Charles Péguy : "Tout est joué avant que nous ayons douze ans". Une image le marque profondément : celle du centre de son village natal. Il explique qu'il représente l'endroit qui concentre les trois monuments auquel il tient par-dessus tout. Tout d'abord, il y a le monument aux morts sur lequel est inscrit le nom de son arrière-arrière-grand-père Jean Cart, mort à l'ennemi en 1916 à Verdun. Ensuite, il y a l'église, celle qui compte parmi les plus beaux monuments de l'art baroque savoyard. Ce monument religieux symbolise l'institution des baptêmes, des communions et des enterrements de toute une famille enracinée depuis plusieurs générations dans le même village. Enfin, il y a aussi la salle communale où il passe de nombreuses heures au catéchisme, au club de ski, et aux fêtes qui sont le signe de la ferveur communautaire.

Un fait marquant est à signaler durant ses années de lycée : une rencontre avec un professeur de philosophie. Il n'hésite pas à comparer cette rencontre à celle de Monsieur Naudy pour Péguy ou de Monsieur Germain pour Camus. Venant d'une famille modeste culturellement, c'est ce professeur des classes préparatoires littéraires - faisant la route toutes les semaines depuis Lyon - qui pose dans les mains du lycéen

les œuvres de Descartes, Kant et des philosophes grecs. C'est alors une révélation pour celui qui lisait si peu. À la suite de l'obtention de son master de droit, il revient dans sa région natale pour devenir charpentier dans une entreprise familiale. Bien que ces études lui aient plu, il éprouve le besoin de se ressourcer chez lui, dans un travail manuel, de logique et de création. Cependant, après quelques années, ayant continué à lire tout au long de son activité, il décide de trouver un emploi en lien avec ses vraies passions qui sont la littérature et l'histoire des idées politiques.



Vivant maintenant à Paris, Rodolphe travaille dans une maison d'édition. Il vient de publier *Georges Sorel, le révolutionnaire conservateur* (Éditions de la Nouvelle Librairie, avril 2023). Il est un collaborateur régulier pour diverses revues dont *Éléments*, *Front Populaire* et *Omerta*. Ceux qui souhaitent en savoir plus sur l'approche développée par Rodolphe Cart à l'endroit de Georges Sorel peuvent visionner sur YouTube les vidéos suivantes :

Georges Sorel, le révolutionnaire conservateur, avec le chroniqueur Ego non : https://www.youtube.com/watch?v=Fs2-3vb_e2M

Georges Sorel, théoricien de la violence et révolutionnaire conservateur, Vu de Haut, <https://www.youtube.com/watch?v=oVMpquEY0Qc>

Georges Sorel à l'endroit, avec Rémi Soulié et Rodolphe Cart : <https://www.revue-elements.com/georges-sorel-a-lendroit/>

L'INFLUENCE, UNE NOUVELLE FAÇON DE PENSER LA COMMUNICATION DANS LA GUERRE ECONOMIQUE

"Qu'est-ce qu'être influent sinon détenir la capacité à peser sur l'évolution des situations ? L'influence n'est pas l'illusion. Elle en est même l'antithèse. Elle est une manifestation de la puissance. Elle plonge ses racines dans une certaine approche du réel, elle se vit à travers une manière d'être-au-monde. Le cœur d'une stratégie d'influence digne de ce nom réside très clairement en une identité finement ciselée, puis nettement assumée. Une succession de "coups médiatiques", la gestion habile d'un carnet d'adresses, la mise en œuvre de vecteurs audacieux ne valent que s'ils sont sous-tendus par une ligne stratégique claire, fruit de la réflexion engagée sur l'identité. Autant dire qu'une stratégie d'influence implique un fort travail de clarification en amont des processus de décision, au niveau de la direction générale ou de la direction de la stratégie. Une telle démarche demande tout à la fois de la lucidité et du courage. Car revendiquer une identité propre exige que l'on accepte d'être différent des autres, de choisir ses valeurs propres, d'articuler ses idées selon un mode correspondant à une logique intime et authentique. Après des décennies de superficialité revient le temps du structuré et du profond. En temps de crise, on veut du solide. Et l'on perçoit aujourd'hui les prémices de ce retournement.

"L'influence mérite d'être pensée à l'image d'un arbre. Voir ses branches se tendre vers le ciel ne doit pas faire oublier le travail effectué par les racines dans les entrailles de la terre. Si elle veut être forte et cohérente, une stratégie d'influence doit se déployer à partir d'une réflexion sur l'identité de la structure concernée, et être étayée par un discours haut de gamme. L'influence ne peut utilement porter ses fruits que si elle est à même de se répercuter à travers des messages structurés, logiques, harmonieux, prouvant la capacité de la direction à voir loin et sur le long terme. Top managers, communicants, stratèges civils et militaires, experts et universitaires doivent croiser leurs savoir-faire. Dans un monde en réseau, l'échange des connaissances, la capacité à s'adapter aux nouvelles configurations et la volonté d'affirmer son identité propre constituent des clés maîtresses du succès".

Ce texte a été écrit lors du lancement de *Communication & Influence* en juillet 2008. Il nous sert désormais de référence pour donner de l'influence une définition allant bien au-delà de ses aspects négatifs, auxquels elle se trouve trop souvent cantonnée. L'entretien que nous a accordé Rodolphe Cart va clairement dans le même sens. Qu'il soit ici remercié de sa contribution aux débats que propose, mois après mois, notre plateforme de réflexion.

Bruno Racouchot
Directeur de Comes

Communication & Influence

UNE PUBLICATION DU CABINET COMES

Paris ■ Toronto ■ São Paulo ■ Porto Alegre

Directrice de la publication : Sophie Vieillard

Illustrations : Rossana

CONTACT

France (Paris) - North America (Toronto)

South America (São Paulo - Porto Alegre)

bruno@comes-communication.com

www.comes-communication.com



Quand la réflexion accompagne l'action